

Portrait de Dominic Moreau, enseignant-chercheur en Histoire ancienne

Quel a été ton parcours après le bac ?

Mon parcours d'études n'est pas totalement français. C'est un parcours international. J'ai effectué l'équivalent de ma licence, que l'on appelle baccalauréat au Canada, à l'Université Laval de Québec, avant d'entamer une première maîtrise, c'est l'équivalent d'un master, une première maîtrise aussi à Québec à l'Université Laval. J'ai enchaîné, après cette maîtrise, en DEA à l'Université de Strasbourg et j'ai effectué ma thèse de doctorat à l'université Paris Sorbonne à Paris.

Comment est née ta vocation pour l'histoire ?

Depuis tout petit, je m'intéressais à l'histoire. Je ne peux pas toutefois affirmer que je m'intéressais à l'histoire des Grecs et des Romains depuis ma plus tendre enfance. Je viens d'une région du Canada où évidemment les Romains ne sont pas allés. C'est au fil de mes lectures, au fil de mon intérêt pour l'histoire, que j'ai découvert l'Antiquité, que j'ai découvert l'archéologie.

Comment te diriges-tu vers la recherche ?

Le choix de devenir chercheur n'a pas été immédiat. Je crois que le choix de l'enseignement était mon premier choix. J'ai découvert tout cet aspect du travail universitaire qu'est la recherche et ça m'a beaucoup intéressé. Quelque chose pour lequel on a été initié très tôt à l'université Laval, c'est typique des formations nord-américaines, on met tout de suite les enseignants-chercheurs dans un contexte de montrer, d'enseigner aux étudiants les métiers de la recherche et leur expliquer quels sont les enjeux du travail scientifique, des publications scientifiques, ce qui a créé un déclic en moi.

Sur quel projet travailles-tu ?

Je dirige un projet intitulé, nommé Danubius. C'est un grand projet à la fois archéologique et historique, projet international, qui rassemble des chercheurs d'une vingtaine de pays quasiment, qui a pour but d'étudier la transition au Moyen Âge dans une zone très difficile du point de vue politique et du point de vue militaire, à la toute fin de l'Antiquité, qui est tout simplement la partie orientale du Danube. En gros, c'est là où les invasions barbares les plus agressives, les plus palpitantes, se sont déroulées.

Comment s'articule le travail d'une équipe internationale ?

On est une équipe de responsables. Il y a un responsable canadien. Il y a moi. Il y a plusieurs collègues bulgares. Ensemble, nous formons une équipe vraiment internationale d'étude de la transition vers le Moyen Âge dans une cité, et là il faut le préciser, c'est très intéressant, qui, selon ce que l'on sait de cette cité, disparaît au 7e siècle sous le coup de l'arrivée de nouvelles populations.

Qu'avez-vous découvert sur ce site ?

L'archéologie aujourd'hui, ce n'est pas un monde à l'Indiana Jones. On n'est pas là pour trouver des trésors. Nous n'avons pas, justement, trouvé de trésor. Toutefois, nous avons commencé à comprendre vraiment la christianisation d'une immense ville, d'une immense ville qui n'apparaît pas ou quasiment pas dans les sources romaines. Zaldapa est une anomalie. C'est une ville qui est mentionnée seulement à six ou sept reprises dans les sources anciennes, des sources très tardives, mais c'est une ville de 25 hectares avec une grande forteresse qui l'entoure, un grand mur avec 32 tours. On est face à quelque chose qui est anormal. On a une mégalopole, j'exagère, mé-

galopole régionale pour ainsi dire, qui n'apparaît pas dans les sources, donc toute découverte nouvelle à Zaldapa, y compris celle d'un mur, est quelque chose de fondamental à mon avis.

Quelles langues dois-tu maîtriser pour exercer ton métier ?

Je maîtrise, on va dire, assez bien le bulgare. Je lis à peu près toutes les langues modernes. Ensuite, je suis un peu plus rouillé dans l'une ou l'autre. Je suis un peu meilleur en italien. Je suis un peu moins bon en allemand. J'ai commencé mon apprentissage du grec et du latin dès mon premier cycle universitaire, dès mon arrivée à l'université. Évidemment, il faut se former à la lecture. Il faut se former à la traduction. Il faut se former aussi non pas juste à ce qu'on appelle la version, mais aussi au thème, c'est-à-dire à l'inverse. C'est un peu plus difficile. C'est traduire en grec ancien ou traduire en latin. Il faut être capable de lire les textes, de critiquer les traductions, apprécier les traductions. Bref, il faut être capable aussi de commenter en qualité d'historien et d'archéologue lorsqu'on travaille sur ces périodes.

Un conseil pour trouver le sujet de recherche qui peut nous passionner des années ?

C'est d'essayer de prendre le temps de lire, de prendre le temps d'écrire sur plusieurs sujets. Il faut tout simplement, en histoire et en archéologie, voir ce qui intéresse. Et pour voir ce qui intéresse, il faut lire surtout. Un exemple, j'arrivais de la filière scientifique lorsque je suis arrivé à l'université Laval de Québec. On a quand même un certain nombre de cours en sciences humaines en filière scientifique. On nous a fait beaucoup lire, en littérature médiévale, etc., mais je n'avais pas le bagage de mes amis en littérature grecque et romaine. J'ai profité de ma première année pour essayer de rattraper le tout, donc j'ai lu l'intégralité de Polybe, j'ai lu l'intégralité de Tite-Live, j'ai lu l'intégralité de Plutarque. Je voulais tout savoir et ça m'a permis d'avoir une vision d'ensemble et éventuellement d'identifier ce qui me plaisait plus et ce qui me plaisait moins.

Comment fait-on pour chercher quand on ne sait pas grand chose sur un sujet ?

En général, lorsqu'on ne connaît pas beaucoup de choses sur un sujet, c'est-à-dire personnellement, on se dirige vers des ouvrages généraux de type encyclopédique, de type peut-être dans certains cas manuels, même si à partir d'un certain moment dans la carrière, les manuels, on les utilise moins, pour essayer de trouver des pistes de départ dans les sources. En histoire, c'est ainsi que l'on procède. On va par exemple essayer de voir à partir de quelles sources on peut commencer à aborder ce sujet.

Une citation ?

La citation elle-même, c'est : "Le gain de la recherche est la recherche même". C'est une citation qui en réalité s'insère dans un tout autre contexte, dans un contexte théologique, qui a pour objet premier la recherche de Dieu, mais qui s'applique très bien à la recherche et qui s'applique très bien à ma conception de la recherche.